L'observation du moi météorologique

A propos de : Corbin, Alain (ed.). 2013. La pluie, le soleil et le vent. Une histoire de la sensibilité au temps qu'il fait

Karin Becker

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ambiances/417>

DOI : 10.4000/ambiances.417

ISSN : 2266-839X

Éditeur :

Direction Générale des Patrimoines - DAPA - MCC, UMR 1563 - Ambiances Architectures Urbanités (AAU)

Référence électronique

Karin Becker, « L'observation du moi météorologique », *Ambiances* [En ligne], Comptes-rendus, mis en ligne le 19 avril 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ambiances/417> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ambiances.417>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Ambiances is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

L'observation du moi météorologique

A propos de : Corbin, Alain (ed.). 2013. *La pluie, le soleil et le vent. Une histoire de la sensibilité au temps qu'il fait*

Karin Becker

RÉFÉRENCE

Corbin, Alain (ed.). 2013. *La pluie, le soleil et le vent. Une histoire de la sensibilité au temps qu'il fait*. Paris : Aubier. 246 pages.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Note du comité éditorial :

Contrairement aux usages, l'éditeur Aubier n'a pas daigné fournir gracieusement à la revue *Ambiances* un exemplaire de cet ouvrage pour la recension. Le comité éditorial de la revue regrette cette attitude.

- 1 Ce livre à la fois érudit et accessible, dirigé par Alain Corbin, historien des sensibilités, regroupe une petite équipe d'auteurs – géographes, sociologues, historiens, ethnologues et littéraires – qui se penchent sur ce qu'on est convenu d'appeler la « perception du climat », pour citer la dénomination du Réseau interdisciplinaire éponyme (Paris, EHESS¹) auquel appartiennent la plupart des contributeurs. Car il ne s'agit pas d'étudier les phénomènes atmosphériques pour eux-mêmes, dans une approche météorologique relevant des sciences naturelles, mais d'en saisir l'influence sur les hommes, sur leur comportement, leur disposition physique et leur état mental, y compris leur interprétation du ciel – rationnelle ou symbolique – et ceci pour les diverses zones géographiques et périodes historiques. Ainsi, les auteurs se proposent d'analyser l'évolution chronologique de la « sensibilité au temps qu'il fait » : « comment ont évolué les formes d'attention, de représentations, de désir, de plaisir et de

détestation suscitées par les météores ? » (p. 7). Le volume se compose de sept chapitres, dont chacun est consacré à un « météore » différent (au sens ancien du terme, qui signifie « les choses de l'air »²) : la pluie (Alain Corbin), le soleil (Christophe Granger), le vent (Martine Tabeaud, Constance Bourtoire, Nicolas Schoenenwald), la neige (Alexis Metzger), le brouillard (Lionnette Arnodin Chegaray) et l'orage (Anouchka Vasak)³. L'ouvrage se termine sur un article plus général qui considère « la météo aujourd'hui » (Martin de la Soudière, Nicole Phelouzat) et qui prolonge les réflexions sur l'histoire jusqu'aux temps présents, voire l'avenir.

- 2 Au lieu de reprendre ici l'une après l'autre les études sur les différents météores, nous aimerions dégager de l'ensemble des articles une tendance générale qui vaut pour tous les phénomènes et témoigne du rapport complexe que l'homme entretient avec la pluie et le beau temps au cours des siècles (Becker, 2012). Ce faisant, nous reprenons la définition fondamentale qu'Anouchka Vasak avait donné, il y a quelques années, de la « météorologie » et qui sous-tend implicitement tous les chapitres de l'ouvrage (Vasak, 2007) : il s'agit de l'entendre non comme une science naturelle, mais plutôt comme une « interscience » (Parrochia, 1997, p. 195) composée d'un réseau de « discours » relevant de disciplines différentes – d'autant plus que ces disciplines (naturelles et humaines : les « deux cultures », cf. Snow, 1959) ne sont séparées que depuis leur spécialisation au XIX^e siècle. Avant, temps et climat étaient considérés dans une perspective « holistique » réunissant en elle plusieurs approches épistémologiques, qui peut paraître plus appropriée étant donné que le temps qu'il fait constitue finalement un fait total (à la manière de Marcel Mauss). Autrement dit, les météorologues ne parviennent généralement « qu'imparfaitement à rendre compte de ce qu'ils appellent le 'temps vécu', en appelant alors à la littérature » (Soudière, 1999, p. 30)⁴. Ainsi, les auteurs des sept chapitres considèrent les divers « discours » des témoignages écrits, de la « littérature » dans un sens extensif du terme, car l'observation du ciel transcende toutes les frontières, y compris celles des langues et des genres, suscitant une « rhétorique » spécifique. Par conséquent, tous les contributeurs s'intéressent aux contes, légendes, épopées, romans, poèmes, lettres, journaux intimes, etc. – œuvres largement fictionnelles et esthétiques, étudiées ensemble avec d'autres textes plus savants ou « pragmatiques » (dans le sens de : consacrés aux arts de la vie courante) : régimes de santé et traités médicaux, encyclopédies et dictionnaires, chroniques et mémoires, textes religieux, moralisants et philosophiques. Finalement, plusieurs auteurs considèrent également des œuvres d'art (peinture, cinéma, musique, etc.).
- 3 Ainsi, l'ouvrage s'appuie sur une large gamme de sources en analysant l'influence du temps qu'il fait sur l'individu et sur les communautés. Tout d'abord, la pluie et le beau temps ont des répercussions pratiques sur les activités des hommes, car les météores sont soit bénéfiques soit néfastes pour les entreprises diverses. Cette influence concerne en premier lieu l'agriculture et l'alimentation : les récoltes et la survie dépendent d'un climat favorable, la sécheresse et les précipitations excessives provoquent des disettes et la famine (p. 29) – on connaît le rôle des « caprices agrométéo » dans les émeutes de subsistance qui mènent à la Révolution française (p. 166). Mais les météores conditionnent également les pratiques culinaires, par exemple l'utilisation de l'eau de neige pour le rafraîchissement des denrées diverses (p. 92)⁵. Ensuite, les conditions météorologiques déterminent la vie des soldats pendant la guerre, voire l'issue des combats : en témoignent les récits racontant la traversée des Alpes enneigées par Hannibal ou par les troupes de Bonaparte (p. 91), ou bien les lettres

et journaux des « poilus » de la Première Guerre mondiale, enfoncés dans la boue après des averses (p. 28). En général, l'état du ciel influence toutes sortes de déplacements : la pluie et la neige rendent les chemins impraticables, par exemple pour le chevalier errant du Moyen Âge (p. 18, p. 90), et le brouillard entraîne une dangereuse perte de repères pour tout voyageur (p. 116). Le bon vent facilite une traversée en mer, tandis que la tempête et l'orage font périr dans un naufrage, dont la description est un vieux *topos* (p. 74, p. 159). Finalement, le temps peut favoriser ou gâcher un divertissement en plein air : le soleil devient, depuis la fin du XIX^e siècle, l'ingrédient indispensable des vacances d'été réussies (p. 63), tout comme la neige garantit un hiver à souhait pour les sportifs (p. 107). En revanche, la pluie contrarie des « projets de promenade, de visite, de chasse ou de voyage » (pour citer Bernardin de Saint-Pierre, p. 9), et elle peut bouleverser un rassemblement politique comme la Fête de la Fédération telle que la raconte la littérature de la Révolution (p. 22).

- 4 Cependant, ces conséquences concrètes pour les projets des hommes ne sont pas au centre de l'intérêt dans cet ouvrage, car les auteurs se concentrent sur la question des effets physiologiques et émotionnels des différents météores. Depuis l'Antiquité, les philosophes et les médecins sont convaincus du fait que les facteurs climatiques agissent immédiatement sur le corps et sur l'âme de l'individu et provoquent donc des réactions physiques et psychiques plus ou moins prédéterminées. Jusqu'au tournant des Lumières, la doctrine prédominante est celle des quatre éléments et des rapports entre microcosme et macrocosme, qui établit des analogies entre les « humeurs » du corps et les éléments atmosphériques : ainsi, les météores « aqueux » sont mis en relation avec une complexion déterminée par le « froid » et l'« humide », les météores « ignés » avec les corps « chauds » et « secs ». Cette météorologie humorale aboutit parfois à une théorie des climats qui définit le « caractère des peuples » (le physique et le moral, voire la culture entière) selon les caractéristiques atmosphériques d'une zone géographique donnée. Les contributeurs du volume étudient cet ancien contexte médical pour chacun des météores : la pluie est associée aux larmes et donc à un état d'âme triste (p. 18) ; la neige au corps vieillissant « froid et humide » (p. 98) ; l'orage à la perturbation de toutes les humeurs (p. 150) ; le vent à l'air corrompu, germe de toutes les infections (p. 81) ; et le brouillard à la fois aux odeurs pestilentielles et à la mélancolie (p. 119). Le soleil est considéré comme périlleux, car il « chauffe les humeurs » et « enflamme les esprits » (p. 40), logique dont va naître toute une topographie médicale : « Plus les hommes sont soumis au soleil, plus ils sont sanguins, cruels, passionnés et de mœurs frustes » (p. 44).
- 5 Or, au crépuscule des Lumières, cette ancienne doctrine humorale est ébranlée : à la suite de nouvelles études sur l'organisme humain, les relations entre l'homme et les météores sont redéfinies selon une nouvelle sensibilité. Cette importance inouïe accordée aux perceptions sensorielles, auditives, tactiles etc. se trouve résumée dans le terme « cénesthésie »⁶, développé par le médecin allemand Johann Christian Reil en 1794, et largement adopté par les écrivains de l'époque (Rousseau, Senancour, Maine de Biran, Joubert, etc.). L'objet principal de leurs ouvrages autoréflexifs est l'analyse vigilante du « moi météorologique » (A. Vasak), des variations corporelles et mentales provoquées par les changements climatiques⁷. Cette nouvelle « météo-sensibilité » (Soudière, 1999, p. 340), qui fait figure d'une véritable « césure » (p. 9), est étudiée par Alain Corbin et ses collègues, pour chacun des météores : nous nous bornons ici à nommer les renversements les plus frappants, où l'angoisse héritée fait place à une appréciation individuelle. La pluie, « généralement détestée » peut alors être « goûtée

voluptueusement » (p. 9), en véritable « fête sensuelle » (p. 18), car elle « rend le corps plus attentif, plus recueilli, plus sensible aux bruits, aux nuances de couleur » (p. 11). Le soleil, objet « de la plus noire détestation » dans la doctrine humorale, passe « à la délectation la mieux célébrée » (p. 38) : capable de « ravir l'âme sensible » (p. 51), principe même de la vie, il devient « agent thérapeutique » (p. 54), mieux : l'exposition du corps promet des plaisirs insoupçonnés. La neige commence, elle aussi, à procurer des plaisirs sensuels, festifs ou sportifs (boules de neige, bonshommes de neige, « plaisirs de la glisse ») : « l'hygiénisme se mêle alors à l'hédonisme » (p. 107). Le brouillard, longtemps associé aux lugubres « exhalaisons » terrestres, peut alors être apprécié pour sa fonction de « moelleux cocon » par ceux qui « savent goûter le repos, la paix, le silence » (p. 126). L'orage, météore « polysensoriel » (visuel, sonore, olfactif et tactile) et jadis monstre apocalyptique, se trouve apprivoisé dans le contexte du « sublime », qui permet de contempler la nature grandiose et chaotique à distance, en toute sécurité, pour en goûter la beauté : « d'objet de terreur, il est devenu objet de plaisir » (p. 160)⁸.

- 6 Mais la relation entre météores et émotion n'est pas un rapport à sens unique : dans une inversion de l'interférence, l'état du ciel – au lieu de déterminer l'humeur de l'individu – devient en revanche la métaphore de son état d'âme. Chez Goethe, l'orage est le « signe » du « coup de foudre » qui lie Werther à Charlotte (p. 156) ; chez la marquise de Sévigné, la pluie symbolise souvent « l'humeur sombre » (p. 18) ; chez les Romantiques, le soleil « désigne les voies du bonheur » (p. 51) ; chez Baudelaire, le brouillard devient partie intégrante de l'ennui (p. 123). Or, il n'y a pas que les émotions : sur un plan général, le discours météorologique comporte souvent une interprétation symbolique. Jusqu'aux Lumières dominait une vision religieuse du ciel : les météores exprimaient une force surnaturelle, une présence divine, antique ou chrétienne, bienveillante ou en colère. Ces *numina* étaient censés communiquer avec les habitants terrestres par un langage céleste à déchiffrer. Or, ce geste d'interprétation survit à la sécularisation du discours météorologique, de sorte que la pluie et le beau temps restent, malgré les explications fournies par la science moderne, des signes d'une transcendance. En témoigne la longévité des croyances populaires aux « saints faiseurs de pluie », qu'on implore par des rituels, prières et processions (p. 31) ; et « pour faire venir le beau temps », on s'en prend parfois au curé lui-même (p. 52). « Les pluies, la grêle, les orages étaient entre les mains de Dieu, lequel [...] récompensait ou châtiât ses fidèles » (p. 30). La tempête est considérée comme « la manifestation de la colère du tout-puissant » (p. 74), et les vents sont « placés sous la puissance de [...] diables, fées, lutins » (p. 78). Le brouillard est associé aux anges ou aux démons, qui « seraient composés d'air » (p. 129) ; la nuée accompagne les théophanies, désignant le « séjour du divin » (p. 131). L'orage semble l'expression de la « colère divine » (p. 152), son explication reste longtemps prise « entre rationalité scientifique et fascination à la fois religieuse et esthétique » (p. 154).
- 7 Ainsi, les météores peuvent renvoyer, selon le contexte (époque, auteur, genre, etc.) à différents faits de l'existence humaine qu'ils semblent réfléchir comme un miroir, et dont ils deviennent le symbole. Ils sont des signifiants qui renvoient à un signifié d'ordre moral, philosophique, psychologique, etc. (Butzer & Jacob, 2012)⁹. Bref, ils constituent des figures qui s'offrent à toutes sortes de projections, il s'agit de signes « ouverts », que l'homme peut remplir de toutes sortes de « sens ». Par conséquent, ils peuvent également avoir une portée politique : les éléments déchaînés désignent par exemple les guerres de religion dans la littérature du XVI^e siècle, et l'orage est souvent

associé à la Révolution française (p. 165). La Fête de la Fédération du 14 juillet 1790 est troublée par des averses glaciales : pour les aristocrates, « Dieu est du côté des adversaires de la Révolution » (p. 23), tandis que pour les soldats-citoyens, les députés et le peuple, les intempéries créent une « expérience partagée » qui renforce la solidarité. Par conséquent, les hommes politiques, depuis Louis-Philippe I^{er} et jusqu'aux présidents actuels, cherchent à « se mouiller avec la foule » au lieu de se mettre à l'abri (p. 25).

- 8 Le chapitre final du volume interroge « la météo aujourd'hui » mais il est, lui aussi, ancré dans l'histoire. Martin de la Soudière y distingue trois périodes de la « sensibilité au temps qu'il fait » : d'abord l'ancien « temps des saisons » (« marqué par une dépendance étroite, de nécessité, des hommes – des ruraux – aux aléas de leur ciel ») ; ensuite, à partir des années 1950, « le temps de la météo » (« son invention sociale ») ; et enfin, depuis les années 1980, « le temps du climat » (« dessinant un horizon de peur »). La période intermédiaire, celle de « la météo », serait celle où, grâce à la télévision notamment, la météo « s'installe à domicile », où les prévisionnistes deviennent des « héros populaires », et où nous cherchons à « planifier notre emploi du temps » (week-ends, vacances), de sorte que « la météo » devient une véritable « passion ». La période actuelle, en revanche, serait marquée par « le climat » conçu comme un « souci », sinon une « angoisse », comme le constate Nicole Phelouzat. L'expérience de l'hiver est désormais définie comme « dépression saisonnière hivernale » traitée par la luminothérapie, et on surveille anxieusement les rythmes biologiques par différents moyens « bio » ou « écolo ». Le goût du soleil se trouve dénigré par les dangers du cancer de la peau, et le « changement climatique » est ressenti comme une « catastrophe ». Les auteurs terminent leurs réflexions par un appel incitant le lecteur à redonner tout leur droit aux saisons, de « se resaisonnaliser » dans la mesure du possible, sans pour autant renoncer aux acquis de la civilisation (éclairage électrique, chauffage, etc.) qui nous protègent contre les intempéries.
- 9 Le livre s'adresse à tous les météophiles, à la fois aux universitaires et aux amateurs, et c'est ainsi que la publication mêle un style allègre, frais et abordable (et plusieurs illustrations bien choisies) aux exigences plus académiques, car l'ouvrage est suivi de nombreuses notes (p. 203-237) et d'une bibliographie (p. 239-242)¹⁰. Même les spécialistes seront surpris par quelques trouvailles tout à fait fascinantes, qui garantissent un certain « plaisir du texte » : qui aurait pensé, par exemple, qu'on se rendait, au cœur du XIX^e siècle, au bord de la très médiévale fontaine de Brocéliande pour faire pleuvoir (p. 32) ? Que la valorisation du soleil commençait vers la fin du XVIII^e siècle avec la découverte de la photosynthèse qui prouvait que « c'est le soleil qui rend [...] les êtres vivants bien vivants » (p. 42) ? Que pour les matelots de la Manche et les paysans gascons « les vents mangent gloutonnement, se saoulent, jouent aux cartes pour se distraire » (p. 77) ? Que les historiens de l'art ne sauraient expliquer aujourd'hui pourquoi la peinture des paysages enneigés ne se trouve que chez les Flamands et les Hollandais du XVI^e siècle (p. 100) ? Que les brouillards étaient si épais à Paris entre les années 1762 et 1789 qu'on « allait jusqu'à louer les services des aveugles du fameux hôpital parisien des Quinze-Vingts, qui avaient l'habitude de se diriger dans Paris sans y voir » (p. 141) ? Que l'« orage », mot dérivé de la douce brise latine « aura », « ore » en ancien français, est un « vent favorable » au XIII^e siècle, avant de tourner en son contraire aux temps modernes, devenant « violent et néfaste » (p. 150) ? Cette grande diversité des approches ajoute un agrément sûr à cette « histoire

de la sensibilité au temps qu'il fait » dont la lecture est toujours captivante et souvent amusante, nonobstant l'érudition impressionnante des auteurs.

BIBLIOGRAPHIE

Becker, Karin (ed.). 2012. *La pluie et le beau temps dans la littérature française. Discours scientifiques et transformations littéraires, du Moyen Âge à l'époque moderne*. Paris : Hermann.

Becker, Karin & Leplatre, Olivier (eds.). 2014. *La brume et le brouillard dans la science, la littérature et les arts*. Paris : Hermann.

Belleguic, Thierry & Vasak, Anouchka. 2013. Introduction. 'Météore' : brève enquête sur le mot et la chose. In : Belleguic, Thierry & Vasak, Anouchka (eds.). *Ordre et désordre du monde. Enquête sur les météores, de la Renaissance à l'âge moderne*. Paris : Hermann.

Butzer, Günter & Jacob, Joachim (eds.). 2012. *Metzler Lexikon literarischer Symbole*. Stuttgart: Metzler.

Delon, Michel. 2008. *Sciences de la nature et connaissance de soi au siècle des Lumières*. Québec : Tangence éditeur.

Frieling, Simone (ed.). 1999. *Das Regenbuch*. Francfort s.M: Insel Verlag.

Frost, Sabine. 2011. *Whiteout. Schneefälle und Weißseinbrüche in der Literatur ab 1800*. Bielefeld: Transcript.

Hildebrandt, Dieter. 2008. *Die Sonne*. München: Hanser.

Maury, Corinne (ed.). 2013. *L'attrait de la pluie*. Crisnée : Yellow Now.

Nova, Alessandro. 2007. *Il libro del vento : rappresentare l'invisibile*. Genève/Milan : Marietti.

Pachet, Pierre. 1990. *Les Baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*. Paris : Hatier.

Parrochia, Daniel. 1997. *Météores. Essai sur le ciel et la cité*. Seyssel : Champ Vallon.

Rousseau, Jean-Jacques. 2001 [1782]. *Les rêveries du promeneur solitaire*. Paris : Éditions Livre de Poche.

Saint-Girons, Baldine. 2005. *Le sublime de l'antiquité à nos jours*. Paris : Desjonquères.

Snow, Charles Percy. 1993 [1959]. *The Two Cultures*. Cambridge: Cambridge University Press.

Soudière, Martin de la. 1999. *Au bonheur des saisons. Voyage au pays de la météo*. Paris : Grasset.

Tabeaud, Martine (ed.). 2014. *Le nuage. Géographie et cultures*. vol 85. Paris : L'Harmattan.

Vasak, Anouchka. 2007. *Météorologies. Discours sur le ciel et le climat, des Lumières au romantisme*. Paris : Honoré Champion.

Walter, François. 2014. *Hiver, histoire d'une saison*. Paris : Payot.

NOTES

1. Voir le site <http://www.perceptionclimat.net>
2. En grec, les météores, *ta meteora*, sont composés de la particule *meta* qui renvoie au changement, et de *aero* signifiant « qui s'élève ». Le météore est donc ce qui est en haut, ou s'élève et monte dans les airs, mais aussi ce qui est en perpétuel changement (Belleguic & Vasak, 2013, p. 1-26).
3. Le grand absent dans ce panorama est le nuage, déjà largement étudié par ailleurs (Tabeaud, 2014). Ce numéro contient des bibliographies abondantes.
4. Voir aussi Delon, 2008, p. 48 : « Aux physiciens et métaphysiciens enfermés dans la certitude d'un ordre supérieur, s'oppose le poète qui [...] appréhende le réel par tous ses sens. [...] Les rythmes du temps qu'il fait accompagnent une meilleure connaissance de soi ».
5. A propos du lien entre l'alimentation et le temps qu'il fait, voir le colloque éponyme interdisciplinaire organisé par l'ENEC, l'IEHCA et l' Université de Münster à Paris, le 2-4 avril 2014. <http://www.enec.cnrs.fr/spip.php?article193&lang=fr>.
6. Le terme grec « coenaesthesia », composé du grec *koinos* « commun », et *aisthêsis*, « sensibilité, perception », est forgé à partir de l'allemand « Gemeingefühl », terme lui-même inventé pour les besoins de la cause.
7. Ainsi naît la célèbre formule du « baromètre de l'âme », qui suggère la possibilité de mesurer les variations incessantes auxquelles la pluie et le beau temps soumettent l'organisme et les états d'âme du sujet (Pachet, 1990). L'expression remonte à un passage célèbre des *Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau (Première promenade) : « Je ferai sur moi-même à quelque égard les opérations que font les physiciens sur l'air pour en connaître l'état journalier. J'appliquerai le baromètre à mon âme » (Rousseau, 2001 [1782]).
8. Voir aussi Saint-Girons, 2005.
9. Notamment les articles *Abendröte / Sonnenuntergang*, *Eis, Frühling, Gewitter / Blitz und Donner*, *Herbst, Himmel, Morgenröte / Sonnenaufgang*, *Regen, Regenbogen, Schnee, Sommer, Sonne, Sturm, Tau, Wind, Winter, Wolke*.
10. Plusieurs publications étrangères ou trop récentes n'ont pas pu être consultées. Nommons, à titre d'exemple, pour la pluie : Maury, 2013 ; Frieling, 1999. Pour le soleil : Hildebrandt, 2008. Pour le vent : Nova, 2007. Pour la neige : Frost, 2011 ; Walter, 2014. Pour le brouillard : Becker & Leplatre, 2014.

AUTEURS

KARIN BECKER

Karin Becker enseigne la littérature française à l'Université de Münster (Allemagne). Elle a publié une thèse de doctorat sur la casuistique amoureuse du Moyen Âge et une thèse d'habilitation sur la gastronomie dans le roman du XIX^e siècle. Elle a récemment publié *Le Dandysme littéraire en France au XIX^e siècle* (2010), *Le Lyrisme d'Eustache Deschamps : entre poésie et pragmatisme* (2012), *La pluie et le beau temps dans la littérature française* (2012) et (avec Olivier Leplatre) *La brume et le brouillard dans la science, la littérature et les arts* (2014).

ilwbecke@ilw.uni-stuttgart.de